

félibresse, morte à vingt ans, et qui fait l'admiration de l'Allemagne, *Soulòmi*, et les sonnets. Celui surtout à *Félix Gras* que terminent ces vers vibrants :

Ah ! que la vido es vueso ! ah ! que la vido es tristo !
 E quant d'esfors perdu ? la feblo volounta
 Jamai mounto au nivèu dou desir esalta !
 Ambicious, arderous, voudrièu bèn, pernaa fisto
 Escambarla lou mounde en valènt cavalie
 Ièu que sièu ren de mai qu'un paure menestrié !

« Ah ! que la vie est vide ! ah ! que la vie est triste ! et que d'efforts perdus la faible volonté, ne monte jamais au niveau du désir exalté ! — Ambitieux, ardent, je voudrais bien, ma foi, enfourcher le monde en vaillant cavalier, moi qui ne suis rien plus qu'un pauvre ménestrel. »

Mais déjà — citons plutôt M. Roqueferrier — « On sent à l'harmonie des vers, à la coupe de la strophe et à la disposition de la rime que l'esprit de l'auteur s'est reporté souvent vers les règles du Gai Savoir ; qu'il ne s'est pas borné à en étudier les savantes et parfois bizarres prescriptions ; qu'il les a rectifiées par d'heureux emprunts, des combinaisons nouvelles et cependant déjà consacrées. Aussi est-il juste de dire que personne n'a plus contribué que lui à étendre et à justifier le parallélisme poétique qui existe entre la littérature des félibres et celle des anciens troubadours. » En effet, d'un grand nombre des pièces des *Parpaïoun blu*, à la plupart de celles des *Piado*, il n'y a que la différence d'un art plus achevé. On trouve dans les vers de M. Bonaparte-Wyse des refrains, des rythmes, des répétitions de mots et de pensées, des accouplements de vers, qu'on chercherait en vain chez un autre poète. Il est de ceux dont on peut étudier l'architecture des strophes.

Cette tendance d'esprit, qui regarde la forme, s'est compliquée d'une autre plus grave, plus intéressante, qui regarde le fond même de ses poésies... je devrais dire de ses poèmes. Les pièces de longue haleine fourmillent, en effet, dans le second recueil ; on n'en trouve qu'une dans le premier. *La Félibrée solitaire*, qui rappelle l'idée générale des *Nuits* de Musset pour la forme, termine la partie provençale des *Parpaïoun blu*. Car il y a une partie anglaise à ce livre, dont les félibres ont tenu à traduire chacun une pièce ; et je ne parle pas du morceau catalan ni des deux sirventès écrits et pensés dans le style du treizième siècle. Observons, avant de fermer cette parenthèse que M. Wyse est peut être le plus étonnant linguiste qui ait paru. Sans se contenter de sa double renommée de grand poète anglais et provençal, il ajoute en ce moment quelques perles roumaines à l'écrin déjà si brillant de son imagination.

L'ère des poèmes, donc, a été inaugurée chez M. Bonaparte-Wyse par la *Félibrée solitaire*. C'est un dialogue ensoleillé de la Muse et du Poète, en sept rasades et un prologue, d'une sobriété attique, mais doublé d'une pointe d'humour. — Encore une parenthèse :

L'atticisme naît de lui-même sur cette terre féconde dont il est la fleur. J'en soupçonne plus d'un, le bon Roumanille entre autres, de l'avoir souvent cueillie.